

Histoires de Vern

25 septembre 1994 / Numéro 2

N° double PRIX: 10 Francs

Spécial Cinquantenaire... Vern dans la guerre... et La Libération

Sommaire:

Editorial	p. 1
Les Allemands!	p. 2
Anecdotes	
Mon Vélo!	p. 4
Notre pain quotidien	p. 6
Faits de résistance à Vern	p. 7
Vie de l'Association	p. 9
Les Américains!	p. 9
La Voie de la Liberté	p. 11
De la haine à l'amitié	p. 12
Vern dans la tourmente révolutionnaire	p. 13

surtout rencontré des Vernois qui ont vécu cette période, notamment des anciens du Foyer-Logement. Ce numéro leur doit beaucoup. Leur témoignage est précieux, et le sera plus encore dans quelques décennies! Qu'ils en soient tous ici remerciés. Peut-être ne retrouveront-ils pas dans ce numéro toutes les informations qu'ils nous ont livrées: qu'ils n'en soient pas chagrinés: la matière abondante ne nous a pas permis de

Editorial...

Comme tous les anniversaires, celui de la Libération a été longuement fêté. Certains diront galvaudé; d'autres penseront qu'il n'était pas nécessaire d'en rajouter. Pour passer de nombreuses heures à rechercher les traces du passé, les membres de l'association "Vern 1789" savent combien elles s'effacent vite. Pourquoi ne pas profiter de ce cinquantenaire pour recueillir les témoignages, noter les anecdotes, et les faits de la vie quotidienne de cette période qui compte tout de même dans notre histoire? Nous avons donc compulsé des documents, et



tout mettre, mais nous gardons précieusement leurs témoignages, et en ferons état au fil des prochains numéros: beaucoup des thèmes abordés ici devront être développés ultérieurement.

Curieusement, on retrouve chez les Vernois des années 40 - 45 une vertu qui nous était déjà apparue en étudiant la période révolutionnaire: une sage modération, et une mesure certaine. Oh, bien sûr, il y eut des conflits, des haines sans doute entre nos concitoyens, des lâchetés et des vengeances. Mais elles ne prirent pas, semble-t-il, un tour aussi dramatique qu'on a pu le voir ailleurs.

Lors de notre enquête, nous nous sommes efforcés de recouper les témoignages. L'essentiel de ce qui est présenté dans ce numéro procède d'au moins deux sources différentes. Seules quelques anecdotes peuvent provenir d'une source unique.

Nous n'avons pas l'ambition, dans une modeste publication comme celle-ci, de "tout" dire de cette période: ce serait bien prétentieux! Nous essaierons seulement, à travers les témoignages recueillis, de donner une idée aussi concrète que possible de ce qu'ont pu vivre nos prédécesseurs et les plus anciens d'entre nous, en cette période, espérons-le, unique de notre histoire. Nous serons toujours heureux de recevoir vos avis sur notre bulletin.

Nous avons lancé ce bulletin un peu comme on lance un message attaché à un petit ballon: sans savoir comment il serait reçu. Vous lui avez fait un accueil dépassant nos espérances, et nous avons dû augmenter le tirage initial. Merci de cet encou-

agement. Merci surtout à ceux qui ont accepté de le distribuer: le Centre des Marais, la Bibliothèque, et tout particulièrement la Librairie-Papeterie et le Bureau de Tabacs Jouanin qui lui ont fait une place de choix dans leur magasin.

R.G.

anecdotes...anecdotes...anecd

La maison du Clos d'Orrière avait été réquisitionnée par les Allemands.

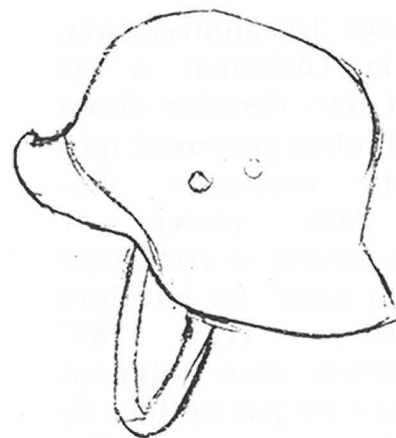
Une des filles du propriétaire jouait du piano et, à certains moments, elle se mettait malicieusement à jouer la Marseillaise.

Il semblerait qu'agacés par son audace, les Allemands finirent par transporter le piano dans le bois de Soewres!

J.C. R.

Les Allemands!

Ils arrivent à Vern le 18 juin 40, par la route de Châteaugiron, en demandant Bruz. Ceux qui investissent Vern sont apparemment "korrekt". Mais on les craint. Beaucoup d'histoires courent sur leur compte: que ce sont des "Huns" prêts à toutes les exactions, à toutes les barbaries. Certains hélas justifieront pendant les années

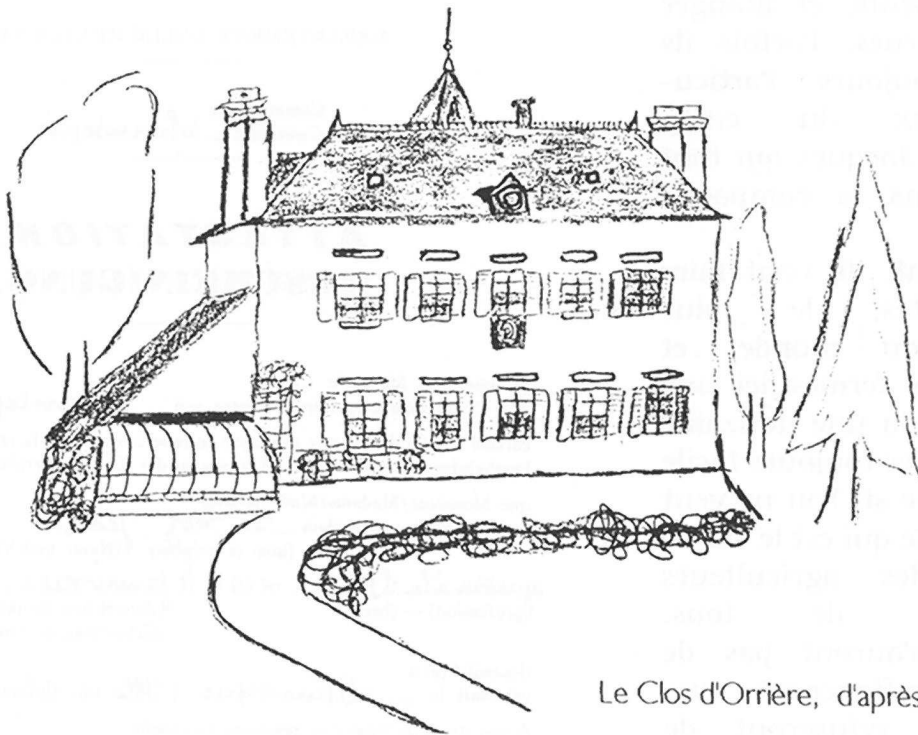


d'occupation cette sinistre réputation, mais ceux qui arrivent à Vern en ce triste jour seraient plutôt désireux d'avoir de bonnes relations avec la population, dussent-ils le faire de manière musclée. Un agriculteur de Vern revient de

Rennes ce jour là, avec son cheval et sa charrette et se retrouve sur la route des Bouillants face à un soldat allemand qui lui barre la route. On ne passe pas. Mais, "korrekt", l'Allemand lui tend la main en disant "Kamerad". Monsieur B. ne l'entend pas ainsi et refuse sa main. L'Allemand sort alors son pistolet, et ma foi, devant des arguments si convaincants, notre vernois ne peut refuser la poignée de mains. Belle illustration de la conception nazie de l'amitié entre les peuples. Devant l'arrivée des "Frisés", les

tôt fait de repérer. Le lendemain, les oiseaux se sont envolés. Par la suite, toutes les routes de Vern sont contrôlées, et les soldats français voient leur fusil cassé (il y en aurait eu plusieurs dans la prairie de Vaugon), puis on les laisse aller.

Bon an mal an, la cohabitation s'installe. Les Vernois doivent s'habituer aux "Papier", "Kommandantur et autres "verboten" ainsi qu'à la nouvelle monnaie. La place de Vern n'étant pas de toute première importance, militairement parlant, les fringants SS du début sont appelés à des tâches plus urgentes (en particulier sur le front russe, gros dévoreur d'hommes) et remplacés par des soldats de la Wehrmacht plus âgés et plutôt débonnaires. Ce qui n'empêche que



Le Clos d'Orrière, d'après une photo ancienne.

soldats français fuient, désemparés. Ceux qui sont pris en ce jour du 18 juin 40 sont désarmés, leur fusil cassé, et on les enferme au Clos d'Orrière. Les Allemands ont déjà jeté leur dévolu sur cette bâtisse dont ils feront la "Feldkommandantur". Mais ils ne connaissent pas les lieux, et ignorent une petite porte derrière... que les prisonniers ont

les mères de familles interdisent à leurs enfants d'accepter les bonbons qu'ils pourraient leur offrir. Le spectre du barbare empoisonneur rôde toujours. Mais les Allemands croquent eux-mêmes les bonbons refusés, et je soupçonne certains gamins d'avoir quelque peu révisé leurs conceptions. Il n'empêche. Ces allemands sont voraces, et dévastent parfois les poulaillers, ou s'offrent à l'occasion un cochon ou un veau. On les aurait même vu faire fumer dans la grande cheminée des maisons paysannes occupées, des

anecdotes... anecdote.

Le samedi et le dimanche soir, trois copains de Vern avaient l'habitude de se retrouver dans l'ancien garage près du PMU actuel.

Après avoir camouflé la lumière à la vue extérieure, ils jouaient au ping-pong.

Un soir, on frappe à la porte. C'est un Allemand armé et casqué... Il pose son casque et son fusil, et se met à jouer avec eux. Soudain, panne de lumière! -c'était très fréquent alors-. Mais ce soldat allemand pense qu'il s'agit d'un piège qu'on a voulu lui tendre... Il reprend son casque et son fusil, et repart!

J.C.R.

quartiers de boeufs, et manger des saucisses crues. Parfois ils payent. Pas toujours. Particulièrement ceux du camp d'aviation de St Jacques qui font des razzias dans la campagne environnante.

Le plus souvent, ils vont faire leurs emplettes le plus normalement du monde, et acheter dans les fermes ici une livre de beurre, là une douzaine d'œufs. Il n'est pas toujours facile de refuser, même si l'on ne veut pas collaborer. Ce qui est le cas de la majorité des agriculteurs vernois. Pas de tous. Quelques-uns n'auront pas de scrupules et trafiqueront avec l'occupant: ils refuseront de vendre aux Français: les Allemands payent plus cher! Certains reçoivent des petits cercueils noirs. Ils savent tout de suite ce que ça veut dire.

En attendant, les Allemands réquisitionnent des vaches tous les mois. Il faut les estimer. Le maire, Monsieur Hyacinthe Sourdin, qui est aussi boucher, se

charge de l'opération: il les estime "à la brassée". Cela consiste à faire sortir la bête, en faire le tour, et évaluer le poids de l'animal, avec ses bras pour seul instrument de mesure. Sur 50 bêtes, Mr Sourdin ne se serait pas trompé de plus de 10 kg. L'interprète allemand, qui n'avait jamais vu cela en reste coi!

Ainsi va la vie sous l'occupation, émaillée d'anecdotes tragicomiques bien souvent, et des drames de la résistance, mais ceci fait l'objet d'autres articles de ce bulletin.

R. G.

Mon Vélo!

La bicyclette! Qu'aurait-on fait sans elle, sous l'occupation?

DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE

Commune de Chanteprie
Gemeinde Chanteprie

ATTESTATION, BESCHEINIGUNG

Je soussigné, Maire de
Der Unterzeichnete, Bürgermeister von Chanteprie
certifie — afin de pouvoir se rendre en zone interdite de la région côtière,
bescheinigt zum Zwecke der Einreise in die Küstensperrzone
que Monsieur/Madame/Mademoiselle
dass Herr/Frau/Fräulein Le boy Jean
(nom et prénom) (Name und Vorname)
justeur à la SNCF né (e) le 4 janvier 1922 à Brest
(profession) — (beruf) (date et lieu de naissance)
(Geburtstag u. Ort)

domicilié (e) à
wohnhaft in Chanteprie (Ille et Vilaine)

A son domicile légal / sa résidence habituelle
seinen / ihren / Wohnsitz / seinen / ihren gewöhnlichen Aufenthalt

depuis
seit dem 1922 à Chanteprie hat.



A Chanteprie, le 19 juillet 1942

Le Maire,

Gouata

AVIS IMPORTANT. — Cette attestation n'est valable, pour passer en zone interdite de la région côtière, que si la personne en question est en possession d'une carte d'identité officielle munie d'une photographie.
ZUR BEACHTUNG. — Diese Bescheinigung berechtigt nur in Verbindung mit einem amtlichen Lichtbildausweis zur Einreise in die Küstensperrzone.

Dès l'été 40, les Allemands réquisitionnèrent les chevaux, les véhicules, et en particulier les vélos. Personne n'osait plus sortir le sien. Et si on en possédait encore un, il fallait désormais une autorisation pour l'utiliser, et un permis de circuler.

Pourtant, les braves bicyclettes ne vont pas hésiter à faire des kilomètres, notamment entre Rennes et les villages avoisinants. Mais les sorties à vélo étaient loin d'être récréatives. C'était le seul moyen de locomotion: peu de voitures, peu ou pas d'essence! On venait dans les fermes chercher quelques victuailles (oeufs, pain, viande, pommes de terre) qui allaient améliorer les portions bien maigres des tickets de rationnement.

anecdotes...anecd

Une dizaine de jeunes avait été réquisitionnée pour travailler sur le chantier de la DCA à Chantepie.

Leur mission: creuser une tranchée, mais également arroser le terrain afin de conserver les aliments stockés sous terre.

Mais lorsque l'on est jeune, il faut bien se détendre un peu! Certains trouvaient un malin plaisir à lancer l'eau un peu trop loin... tout en s'excusant auprès de sentinelles qu'ils venaient d'arroser.

J.C. R.

A Vern, de nombreuses fermes - pas toutes hélas- aidèrent les Rennais. Elles ne vendaient rien aux Allemands: il restait dans les mémoires le souvenir des douleurs de 14 / 18. On tuait le cochon ou le veau en cachette, on cultivait des champs de pommes de terre que l'on réservait aux Rennais, et même aux Parisiens.

Ceux-ci arrivaient parfois en barque sur la Seiche, ou à pied,

ou bien encore à vélo, pour échanger ou acheter. C'était du troc, pas du marché noir. C'était juste pour arranger les gens amaigris des villes. Mais il fallait rentrer! Le chargement, acceptable au départ, paraissait souvent bien lourd à l'arrivée! Et il fallait transporter tout cela pendant le couvre-feu au nez et à la barbe des Allemands. On plaçait sur la lampe une chaussette tenue par un élastique. On ne prenait pas les grandes routes, mais les petits chemins. Malheureusement, il restait souvent quelque maille décrochée d'une semelle de bois, et c'était la crevaison... et le reste du voyage à pied. Des tickets permettaient de remplacer la chambre à air. Celle qu'on récupérait était de mauvaise qualité.

Pour pallier à tous ces problèmes, on n'était pas sans ressources: on découpait des rondelles de pneus, puis on les enfilait sur un fil de fer de la longueur de la jante et on roulait comme ça sur les routes non goudronnées. Bien sûr on ne crevait plus, mais quand cela se défaisait, toutes ces rondelles "volaient". On faisait vraiment du "tape-cul".

Ou bien alors, on enfilait des bouchons ou on réparait avec du cuir les pneus usagés. Chacun se débrouillait, et certains même en faisaient commerce.

Pendant ce temps, les Allemands qui occupaient Vern devaient réparer les bicyclettes réquisitionnées qui arrivaient par wagon de la gare de Rennes. Leur atelier était dans le parc du château de Mr de la Maisonneuve, juste au carrefour de Nouvoitou-Rennes (Clos d'Orrière). Comme ils n'avaient pas de camion, ils allaient chercher les bicyclettes une par une, rarement deux par deux! Mais ils avaient trouvé plus simple de demander aux garçons du bourg de les transporter en échange de bonbons. Les enfants le faisaient avec joie malgré la désapprobation des parents. Ceux-ci ignoraient sans doute que leurs chers bambins faisaient du sabotage. Le fils du couvreur fournissait des pointes fines qui perçaient bien les pneus et chambres à air. Les enfants qui ramenaient les vélos dans le wagon n'hésitaient pas à faire quelques trous. Les Allemands restèrent un an environ et ne soupçonnèrent jamais des enfants de 10 - 12 ans.

A. B.

anecdotes...anecdotes.

11 avril 1944. Un avion allié, américain, semble-t-il, après avoir bombardé St Jacques de la Lande est touché. Plusieurs habitants de Vern le voient passer en feu.

Il tombe à Nouvoitou, à la Fleurinais ou à la Drouais, ces deux lieux-dits se touchent.

Quelques Vernois se précipitent sur les lieux, mais des Allemands sont déjà là, qui les questionnent: en effet, d'après les plans de l'avion, il devait y avoir deux pilotes, or il n'y en avait qu'un dans l'avion. Le second ne fut pas retrouvé.

J.C. R.

Notre pain quotidien...

Pendant la guerre, les Français vont supporter avec bien des difficultés toutes les restrictions. Les toutes premières touchent le sucre, et surtout le pain.

Dès mai 40, il faut utiliser les cartes d'alimentation pour obtenir les produits de première nécessité. On peut se procurer les tickets de pain dans les mairies.

Au début de la guerre, en 40, la ration est de 400g par personne. Puis elle passe à 240g en 41 pour se réduire encore plus en avril 42 (100 à 300g suivant les catégories de personnes: enfants, adultes, travailleurs de force ou vieillards).

La ration diminue au fil de la guerre et les boulangeries ouvrent de moins en moins leur porte.

En juin 40, elles sont réquisitionnées. En août, la vente du pain frais, des brioches et des croissants est interdite. En 42, tous les magasins doivent fermer le lundi et les autres jours à 17 h 30. Il faut faire de longues files

d'attente pour obtenir un pain de mauvaise qualité. Le pain n'est plus blanc, mais noir, dur et pratiquement immangeable. En effet, si 100 kg de blé donnent 75 kg de belle farine blanche avant 40, ils fournissent 85 kg de mauvaise farine grise pleine de "son" en 41.

Pourtant, dans les familles, on pèse sa ration de pain pour la journée et on la garde précieusement dans sa serviette (celui qui aura le croûton aura la sensation d'être avantagé).

Face à toutes ces restrictions de plus en plus dures, les Rennais viennent chercher secours dans les campagnes.

Le moulin des Bouillants marche souvent la nuit. Comme le meunier est un brave homme, il ne refuse pas son aide. Hélas, il se fera prendre et son moulin devra cesser son activité pendant un mois.

Pourtant, on prend bien des précautions. Les sacs de blé sont amenés la nuit, par brouettes, sur les petits chemins surveillés par des hommes de guet. On repart tôt le matin avec son chargement. On cache la farine dans le foin, puis on l'apporte par petits sacs chez le boulanger. Celui-ci en prélèvera une partie en échange de la cuisson du pain. Ou bien on cuit le pain dans les fours des fermes. La cuisson se fait aussi la nuit, et on a bien peur que les étincelles n'attirent l'attention des allemands!

Bien après 44, les Français mangeront encore du pain noir. Seules les grandes occasions, mariage ou communion, permettront de manger du bon pain blanc.

A. B.

Recette du Savon

Garder toutes les graisses de cuisson. Les mélanger avec de la Soude Caustique. Faire chauffer doucement en y ajoutant des feuilles de lierre. (pour rendre le savon plus moussant).

Passer le tout au tamis. Couler dans un moule et laisser sécher longuement. Couper à volonté.

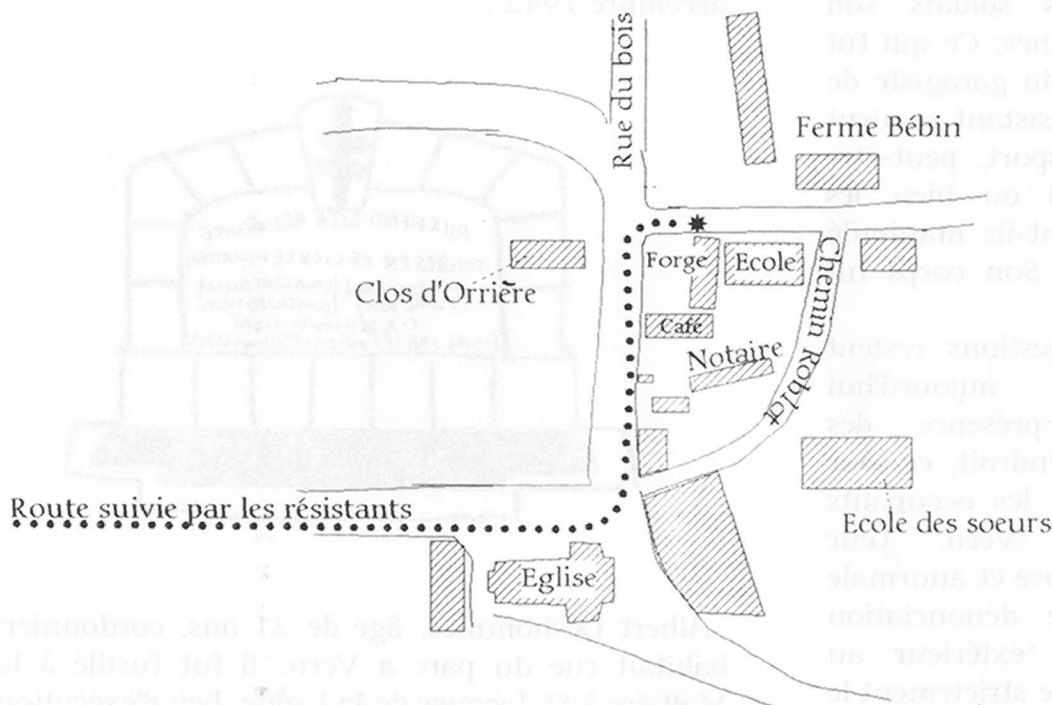
Faits de résistance à Vern

Vern pensait en juillet 1944 avoir traversé toute la période de l'occupation allemande sans altercation particulière avec les Allemands. Mais c'était sans compter avec la ténacité des occupants qui étaient encore maîtres de la France, malgré le débarquement allié en Normandie.

Ainsi le 14 juillet 1944, le jour de la fête nationale, l'activité

fois), ils font route dans l'après-midi, dans une 201 Peugeot, vers Drouges, au Sud-Est de Retiers, à la lisière de la forêt de La Guerche. En effet, c'est là que doit avoir lieu un parachutage anglais d'armes destinées à alimenter les maquis importants, dont celui de St Marcel dans le Morbihan. Leur rôle exact est donc celui de ravitailler les réseaux. Venant de Châtillon, leur itinéraire passe inévitablement par Vern.

Parvenue au niveau du carrefour de la Route de Nouvoitou (actuellement avenue de la Gare) et de la rue principale du bourg (Rue de la Libération), la voiture se trouve face à un barrage de soldats allemands. Le conducteur, qui se trouve être Henri Guinchard, décide de se garer devant la forge, sur la route de Nouvoitou.



Plan des Lieux

clandestine et résistante de quatre jeunes hommes s'achève dans le sang. En fait il s'agit de cinq hommes: Bernard SALMON, le chef, Rémy LELARD, Alfred LAVANANT, Jacques DELENTE, tous quatre de Rennes et Henri GUINCHARD, de Paris. Ils appartiennent au réseau LIBERATION-NORD des FTP (Francs-Tireurs Partisans).

Après avoir entendu leur message émis par la radio de Londres: "Les enfants font les courses au village" (répété cinq

Simple vérification d'identité ou embuscade?

Quoi qu'il en soit, le barrage est bien garni, car outre les soldats qui sont positionnés sur la route, d'autres surgissent d'un fossé, près du parc du Clos d'Orrière, et cernent ainsi les résistants. Ceux-ci sont d'ailleurs conscients de la gravité du moment: "C'est prisonnier ou fusillé", pense Bernard Salmon.

L'un d'eux, Jacques DELENTE, prétextant d'un besoin naturel, profitera d'un instant de confusion pour prendre la fuite. Ses camarades auront moins de chance. La vieille mitrailleuse rouillée dont se sert l'un d'eux, ne s'enclenche pas. La riposte ne se fait pas attendre, il est blessé

au bas-ventre. Deux, tentant de s'enfuir par l'atelier de la forge, qui s'avère sans issue, sont fusillés dans le dos. Un autre est retrouvé gisant près de la route, décapité. Le blessé est soigné sur place. Mais ses blessures sont trop graves, il est transporté avec l'autorisation et sous la surveillance des Allemands dans l'école du Chemin Roblot, proche du lieu du drame. Plus tard, l'abbé CHESNAIS, curé de la paroisse viendra confesser le malheureux. Estimant que celui-ci a le droit d'être soigné, il négocie avec les soldats son transfert vers Rennes; Ce qui fut fait dans la 402 du garagiste de Vern. Hélas! le résistant mourut lors de son transport, peut-être était-il trop tard ou bien les Allemands l'avaient-ils manipulé sans précautions. Son corps fut ramené à Vern.

Beaucoup de questions restent en suspens aujourd'hui concernant la présence des Allemands à cet endroit, ce jour là. Dès le 6 juin, les occupants avaient délaissé Vern. Leur présence, nombreuse et anormale relevait-elle d'une dénonciation par un individu extérieur au groupe? Ou était-ce strictement le fait du hasard?

De toutes façons il était risqué de circuler en voiture sans autorisation, surtout un 14 juillet!

Les quatre résistants furent enterrés promptement et brutalement dans une fosse commune creusée au cimetière.

Il faut souligner la grandeur d'âme des voisins d'alors. Après le départ des Allemands, ils eurent en effet la bonté de déterrer les morts, et de les nettoyer. Des menuisiers décidèrent de fabriquer des cercueils à partir du

bois laissé par les Allemands. Ce bois devait servir à la fabrication de croix pour leurs tombes! Et cela pour que les quatre hommes puissent être inhumés correctement. Les familles furent averties à l'initiative de l'abbé Chesnais.

Quand au cinquième homme, Jacques Delente, il fila vers Drouges accomplir sa mission. Il revint cependant sur les lieux et apprit ainsi le décès de ses compagnons, tout en restant incognito.

Un monument à leur souvenir fut érigé, initialement à l'endroit même du drame. Cependant il fut déplacé; il est à présent situé dans le parc du Clos d'Orrière, près du manoir.

Sur ce même monument, on peut lire également:

"DESHOMMES Albert, fusillé par les Nazis le 30 décembre 1942".



Albert Deshommes, âgé de 21 ans, cordonnier, habitait rue du parc à Vern. Il fut fusillé à la Maltière à St Jacques de la Lande, lieu d'exécution des résistants accusés de sabotage par les Allemands basés à Rennes, en compagnie de 24 autres compagnons.

A la fin de la guerre, une proposition fut adressée au Conseil Municipal de Vern du 11 mars 1945, par une section du parti communiste, demandant à ce que "l'on désigne la place de l'Eglise sous le nom d'Albert Deshommes pour commémorer l'enfant de Vern qui a été fusillé par les Allemands en faisant son devoir de Français". Cette proposition restera sans suite. L'émotion restait forte dans les mémoires vernoises.

C. S.

Cet article résume ceux parus dans les bulletins communaux n° 37 et 38 de 1988, ainsi que des

témoignages. D'autres éléments sont donnés dans le livre réalisé par les élèves de 3^{ème} du collège de Chartres "La Libération de Rennes". Ils ne coïncident pas toujours, la vérité dans de telles circonstances étant difficile à saisir. Ils paraîtront dans un prochain numéro.

La vie de l'Association...

Nous étions présents au Forum des Associations, et avons pu établir de nombreux contacts lors de cette manifestation.

Plusieurs personnes nous ont posé la question: pourquoi pas un nouveau spectacle? Certains seraient prêts à s'investir. Nous réexaminerons cette question au cours de notre **ASSEMBLEE GENERALE** qui aura lieu le **MARDI 18 OCTOBRE** à 20 h 30. Le lieu sera précisé ultérieurement.

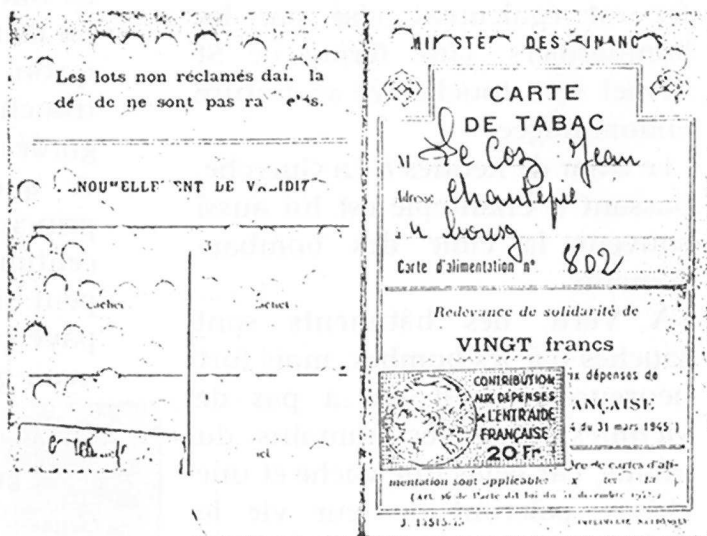
Ce **BULLETIN** va tenter de trouver son rythme de croisière... et une parution régulière. Nous pensons pouvoir assurer 4 numéros par an. Peut-être plus... si de nouveaux membres viennent nous rejoindre. D'où l'importance, pour toutes les personnes intéressées de participer à la susdite Assemblée Générale!

Les Américains!

Ils arrivent! Ils ont libéré Rennes. On s'apprête à les fêter comme il se doit. L'abbé Chesnais, curé de Vern, ancien combattant de 14, a sorti les drapeaux et les a disposés autour du Monument aux Morts. On "les" attend avec impatience.

Il faut dire que depuis quatre ans, les choses ont beaucoup

évolué. Au début on a fait le gros dos. Il a fallu loger des milliers de réfugiés venus du Nord, de Belgique, ou d'ailleurs. Démunis de tout, ils affluent dans les villes et les campagnes. Ils ont parfois perdu la trace qui d'un mari, qui d'une épouse, et ne savent même pas s'ils sont toujours vivants. Ils ont malgré tout le moral! Les Vernois, dans l'ensemble, se sont montrés accueillants pour ces pauvres gens. On s'est tassé pour leur faire de la place. Il n'est dans le bourg de Vern pas une grange, pas un réduit qui ne soit occupé. L'été, ils couchent même dehors. Le presbytère est lui aussi occupé. Et puis, les Rennais craignant les bombardements, fuyant les restrictions, et incités par les autorités à ne pas rester en ville s'ils n'en ont pas l'obligation, se sont repliés, lorsqu'ils le pouvaient, chez des amis ou des connaissances dans la campagne environnante. Ils sont accueillis dans les fermes, tandis que les réfugiés belges ou du Nord sont plutôt reçus dans le bourg. La solidarité s'étend jusqu' à l'envoi aux Parisiens d' oeufs dans des boîtes en fer. Les emballages faisant cruellement défaut sont retournés à l'expéditeur, parfois remplis de tabac.



Et puis il y a les prisonniers. Tous les soldats français n'ont pu échapper au Stalag, et l'on sait qu'ils souffrent là-bas de la faim et du froid. Alors, on leur envoie des colis, dans du tissu cousu -sans trop savoir s'ils arriveront à bon port: des pâtes, des gâteaux, du tabac troqué contre du beurre, du poulet en croûte, etc... Ces envois sont très règlementés.

À mesure que les Alliés renforcent leur potentiel militaire, et que les Allemands perdent la maîtrise de l'air, les bombardements s'intensifient sur les villes et les voies ferrées. La gare de Vern ne fait

As exception à la règle, et souvent, le dimanche matin, on ne sait pourquoi, une citerne vide et une vieille locomotive sont la cible des aviateurs anglais. Elles seront à la Libération criblées de trous. Même les rails ont été percés par les balles.

anecdotes... anec

Un Vernois s'était acheté la première 5 chevaux Citroën. Mais comment la conserver en bon état pendant l'occupation?

Il la met alors sur cale. Elle y restera pendant toute l'occupation. Et il la démarrera chaque jour! Mais il fallut changer les pneus qui avaient séché.

J.C.R.

Le pont métallique de chemin de fer est également visé par les bombardiers. Une ferme de St Armel sera touchée et sa toiture endommagée.

Le tram de Rennes à La Guerche, passant à Chantepie est lui aussi souvent la cible des bombardements.

A Vern, des bâtiments sont touchés par les bombes, mais fort heureusement, il n'y a pas de victimes. Chez les humains du moins, car hélas une vache et une chèvre paieront de leur vie la maladresse des aviateurs qui visaient la gare de Vern. Des abris sont creusés dans les jardins pour faire face à toute éventualité.

Les Allemands ont imposé le couvre-feu. Les fenêtres doivent être calfeutrées de rideaux noirs ou bleus, aucune lumière ne doit filtrer pour ne pas donner d'indications aux avions alliés. De plus, la distribution d'électricité

manque de régularité, et l'on doit pour s'éclairer trouver des solutions de remplacement. Combien de betteraves munies de saindoux et d'une mèche se sont retrouvées promues au rang de lampadaire! Les lampes à carbure sont aussi fort en usage.

A Chantepie, les Allemands ont établi une batterie de DCA. Ils ont aussi un dépôt souterrain de provisions (qu'ils tiennent au frais en arrosant le terrain), et veulent creuser une tranchée pour relier les deux. Pour cela il faut de la main d'oeuvre. Ils vont la trouver: En prévision du STO, ils avaient fait passer aux jeunes de Vern une visite médicale, une espèce de Conseil de révision. A cette occasion, les jeunes avaient voulu fêter ça dans l'esprit des Conseils de Révision d'antan, avec drapeaux et défilé. Ce qui bien entendu était alors strictement interdit. Mr Sourdin, maire de Vern, finira par autoriser le défilé, mais pas les drapeaux.

Parmi ces jeunes, certains ont reçu l'ordre de partir, et ont préféré se cacher dans des fermes un peu éloignées de Vern. D'autres sont en réserve: ils ont presque tous prévu une "planque" au cas où ils recevraient leur feuille de route. C'est à eux qu'on va faire appel pour creuser la fameuse tranchée. L'un d'eux nous a raconté qu'ils étaient gardés par un gamin de 17 ans armé d'un fusil, et que le zèle n'était pas la caractéristique principale de leur équipe! Ils progressaient centimètre par centimètre. Il a travaillé, si l'on peut dire, une semaine sur cette tranchée, et a été payé pour cela 221 francs. Il assure ne pas les avoir gagnés!

CIVIL AFFAIRS OFFICE
BUREAU DES AFFAIRES CIVILES — RENNES
 Département d'Ille et Vilaine

Certificate N° 2.525 Date of issue: 22/8/44
 Certificat N° 2.525 Date d'émission: 22/8/44

This is to certify the bearer is employed by:
 Nous certifions que le porteur de la présente

S.N.C.F. (FRENCH RAILWAYS)

and he is a fit and proper person to enter, prohibited areas, premises, in connection with his employment.
 est autorisé, en raison de ses occupations, à pénétrer dans les zones interdites, bâtiments, etc.

Name (Nom) LE COZ Jean (Ajusteur)
 Address (Adresse) Bourg de CHANTEPIE (Ille et V.)

Identity card N° (Carte d'identité N°) 24.251 (Railway Card)
 Holders Signature [Signature]
 Signature du Porteur [Signature]
 Employers Signature [Signature]
 Signature de l'Employeur [Signature]
 Detachment Commander [Signature]
 Commandant de Détachement [Signature]

Signed [Signature] Date 22/8/44
 Rank: [Blank]
 Public safety officer.
 Civil affairs.

10

Enfin! "ils" arrivent! Ils vont nous libérer.

Depuis quelques jours les avions tournent au-dessus de Vern, et certains habitants craignant un mitraillage quittent la ville et vont se cacher dans les carrières, ou dans des tranchées creusées à l'écart du bourg. Les Allemands commencent à fuir. Ce ne sont plus les fiers envahisseurs de 40, mais une troupe hétéroclite qui utilise tous les moyens pour s'échapper, volant bicyclettes et charrettes à cheval. Lorsqu'ils sont dans la ligne droite au-dessous de la Croix Malinge, les avions alliés passent à l'attaque, mitraillant le convoi. "Les Allemands fuyaient la mort comme nous, les gens de la Gréen ont vu arriver un en disant: "Kamerad", et les prendre à bras. Ça sifflait, ça pétillait." nous dit un témoin qui précise qu'une bombe est restée en face du chemin de Chambière, où elle serait encore. Une autre serait tombée à la Trouillais, une grosse avec une hélice. Elle aurait rebondi deux ou trois fois mais n'aurait pas explosé.

Les Allemands sont partis, mais on n'a toujours pas vu d'Américains, ce 4 août. Ils sont à la Hallerais, paraît-il. Un garçon boucher décide d'y aller voir (en vélo, bien entendu). Il en ramène un quelque temps plus tard "sur son guidon" prétendent certains, d'autres disent sur son cadre ou à pied. Bref, Vern sera libéré d'abord par UN Américain, un peu stupéfait paraît-il. Et c'est l'explosion de joie. Alors qu'on manque de tout, une fête spontanée éclate, du champagne sorti d'on ne sait où coule à flots. Le premier libérateur américain de Vern rejoindra son unité dans un état d'ébriété avancé!

Le lendemain commence le défilé des chars et des camions. Il durera plusieurs jours. On n'avait pas encore éprouvé le besoin de faire une déviation, et le convoi traverse tout le village, dans la liesse et la curiosité qu'on imagine. Les Américains distribuent cigarettes, boîtes de conserves, chocolat -du blanc vitaminé, pas fameux selon certains, mais on le trouvait bon quand même- et surtout la grande nouveauté: du chewing-gum. Les gamins sont enthousiasmés par ce nouveau produit. Les parents et surtout les maîtres d'école beaucoup moins!

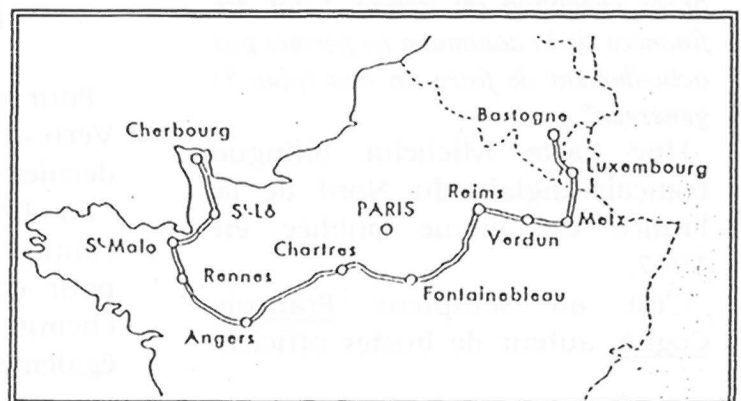
En échange, les Vernois offrent aux libérateurs des tomates, fraîchement cueillies dans les jardins. Ils en sont friands: ça change des boîtes de conserve.

Une maison de Vern, située selon des témoins à l'emplacement actuel de la mercerie, déjà peu solide, ne supportera pas les trépidations causées par tout ce tintamarre. Les murs s'écarteront, et elle s'écroulera quelque temps plus tard sans faire de victimes, fort heureusement, les habitants ayant pu déménager à temps.

R. G.

Voie de la Liberté - Road to Liberty -

Longue de plus de 1200 km de Cherbourg à Bastogne en Belgique, en passant par St Lô, Avranches, St Malo, Rennes, Angers, Le Mans, Chartres, Fontainebleau, Provins, Epernay, Reims, Verdun, Metz, Thionville et le Luxembourg, elle suit l'itinéraire des blindés de l'armée américaine du Général Patton lors de la Libération. Il s'agit donc d'un chemin de victoire symboliquement comparable à la "Voie Sacrée" de la première guerre mondiale (route de Bar-le-Duc à Verdun).



Libération s'effectue de
 z-Mère-l'Eglise dans la Manche,
 lieu de descente des parachutistes
 de la 82^e division aéroportée la
 nuit du 5 au 6 juin 1944, jusqu'à
 Bastogne libérée le 10 septembre
 par la première armée
 américaine, mais violemment
 attaquée jusqu'à ce que l'armée
 Patton l'eut dégagée par le sud le
 2 janvier 45. Sept longs mois
 émaillés de bombardements et de
 morts, mais remplis de liesse et
 d'enthousiasme au fil des villes
 libérées.

La décision d'ériger des bornes
 tous les kilomètres le long de
 cette voie semble avoir été prise
 vers 1946-47. En effet, on note le
 28 mars 1947 dans le registre des
 délibérations de Vern:

*" Le Conseil Municipal décide
 d'accepter de participer à la dépense
 pour l'érection de bornes de la voie de
 la Liberté et versera une subvention de*

et de statues équestres de maréchaux, que l'on
 confie le modèle à effectuer. Il y fait figurer des
 vagues symbolisant les Alliés venus de la mer, le
 flambeau de la Liberté et les étoiles du drapeau
 américain pour saluer le courage de nos
 libérateurs.

Hautes d'un mètre environ, ayant la forme d'un
 cône arrondi au sommet, ces bornes font partie
 d'un paysage familier qu'on ne remarque plus.
 Tout d'abord coulées en béton armé peint en
 rouge, elles furent peu à peu remplacées par un
 moulage plastique beige lors de la réfection des
 routes, vraisemblablement pour une question de
 sécurité.

La portion Rennes-Châteaubriant en compte 55,
 37 jusqu'à la limite avec le département de Loire
 Atlantique, le numérotage diminue en effet
 jusque-là. Sept se trouvaient sur le territoire de
 notre commune. Il en manque une dans le bourg,
 cassée par un camion. Elle devait se trouver dans
 la descente vers la Croix Malinge.

Peut-être les avez-vous remarquées? Où se
 trouvent-elles? Quel est leur numérotage?
 Réponse dans le prochain numéro. M.T. G.



*100 F dont les montants seront versés
 après exécution du travail, l'état des
 finances de la commune ne permet pas
 actuellement de faire un état (plus ?)
 généreux".*

Une carte Michelin bilingue
 français-anglais du Nord de la
 France est même publiée en
 1947.

C'est au sculpteur François
 Cogné, auteur de bustes officiels

De la haine à l'amitié...

Pour connaître les origines du jumelage entre
 Vern et Schwalbach, il faut remonter au terme du
 dernier conflit mondial.

En 1945, les municipalités pouvaient obtenir
 comme main d'oeuvre des prisonniers allemands
 pour effectuer les travaux de terrassement des
 chemins ruraux. Les agriculteurs avaient
 également la possibilité d'employer ces personnes.

Il s'agissait d'Allemands volontaires. C'est ainsi que Mr Werner vint travailler chez Mr et Mme Lemoine, agriculteurs à Launay en Vern-sur-Seiche sur une période qui se situe entre 1945 et 1946.

Mr Werner, originaire de Schwalbach, se considérait sarrois avant d'être allemand. Mais il aimait chanter en français, notamment la chanson "J'attendrai toujours ton retour..."

Après les hostilités, Mr Karl Werner rentra dans son pays.

En 1948, l'un des enfants de Mr Lemoine effectua son service militaire à Altkirch en Alsace. Lors d'une permission, il alla rendre visite à Mr Werner. Par la suite, des relations étroites se tissèrent entre les deux familles. Mr Werner revint d'ailleurs à Vern-sur-Seiche au début des années 50 pour rendre visite à la famille Lemoine. Ces derniers allèrent à Schwalbach quelques années plus tard.

Monsieur Werner désirait vivement un jumelage entre les deux communes.

Il faudra attendre 1983 pour qu'une association accepte de se rendre à Schwalbach. Les majorettes et la fanfare furent invitées au Carnaval de Schwalbach. Depuis, cette association et "Die Bollen" de Schwalbach s'accueillent alternativement tous les deux ans.

Par la suite fut créé le comité de jumelage.

Le jumelage officiel eut lieu le 4 mai 1991 à Vern-sur-Seiche, et le 7 septembre 1991 à Schwalbach.

Ainsi fut réalisé le voeu de Mr Werner, qui malheureusement était décédé à cette date.

M. M.

Il y a 200 ans, Vern dans la tourmente révolutionnaire (suite)

Résumé du N° précédent: Après le rassemblement de brigands au bois de Seuve, et l'attaque d'un convoi de farine destiné à La Guerche à Barbelet en Chantepie, Valleray, commandant en second du bataillon de Châteaugiron (avec qui les Vernois qui ont assisté au spectacle de 89 ont déjà fait connaissance) se rend à Vern le 11 floréal an 2 avec des renforts de Nouvoitou et de Domloup. Il rencontre tout d'abord 10 patriotes de Rennes attaqués près du bois de Seuve et obligés de se retirer. Arrivé à Vern, il trouve à l'entrée du bourg un rassemblement d'une centaine d'hommes sûrement responsables de la mutilation de l'Arbre de la Liberté. Ses détachements de gardes nationaux se divisent en deux colonnes et crient aux insurgés de mettre bas les armes; ceux-ci refusent et les gardes nationaux tirent sur les fuyards. Une dizaine est tuée, plusieurs blessés et 19 sont saisis.



La veille, la municipalité de Vern affolée a fait porter des dépêches à Rennes et une lettre à Nouvoitou pour demander des renforts. Ils arrivent dès le 10 au soir et entourent le bois de Seuve.

Voici maintenant ce que nous dit dans ses "Mémoires" le comte Joseph de Puisaye lui-même, chef du rassemblement chouan du bois de Seuve, de sa rencontre avec les patriotes de Rennes.

" La colonne de chouans, au nombre de 800, fit route depuis Vitry, pendant trois nuits, par des chemins impraticables, et arriva au Plessix de Vern. Les autres colonnes s'approchèrent avec les mêmes précautions. Elles avaient l'ordre de ne se montrer que quand elles recevraient, de la ville de Rennes, qu'il s'agissait de prendre, un signal convenu; faute de quoi, elles devaient se disperser et rentrer, chacun chez soi, avant le lever du soleil.

Le matin du jour fixé pour cette expédition, je m'étais retiré au château du Plessix de Vern; on vint m'y apprendre que 2 canonnières de la Convention, dont le père, outré jacobin et officier municipal de Rennes avait des affaires d'intérêt dans les bois adjacents, venaient de découvrir quelques soldats royalistes et qu'ils s'étaient mêlés à eux. J'ordonnais qu'on les arrêtât: mais il n'était plus temps. Ils avaient trompé la bonne foi de ces hommes simples, en leur disant qu'ils étaient royalistes comme eux, et, pour preuve, ils s'étaient offerts pour aller chercher des cartouches à la ville et leur avaient promis de leur en apporter une grande quantité...

Cependant les deux canonnières revinrent, comme ils l'avaient promis, avec leurs poches remplies de cartouches. C'était à qui les caressait pour en avoir une meilleure part. Quand cette petite distribution eût été faite, je donnai l'ordre que l'on s'assurât d'eux et qu'on ne leur fit aucun mal. Cet ordre fut exécuté, non

sans quelques murmures, et l'on ne fut convaincu de son utilité que lorsque nos coureurs, s'étant repliés sur le bois, nous avertirent de l'approche de l'ennemi.

Ces deux canonnières, qui n'avaient vu que 12 ou 15 hommes, lorsqu'ils étaient venus la première fois, n'avaient pu rendre qu'un compte inexact de notre nombre et de notre position, et, sur leur rapport, on avait pensé que 6 ou 700 hommes seraient plus que suffisants. Tel était à peu près la force du détachement que nous eûmes à combattre.

Comme ils avaient avec eux de la cavalerie et que nous étions fort désireux de nous procurer des chevaux, on ne leur laissa voir que quelques hommes dispersés, afin de les attirer à la poursuite vers le bois où la colonne royaliste, cachée derrière les broussailles, les attendait en bon ordre. Cela réussit complètement: les chevaux et les armes furent bientôt en notre pouvoir, et il ne s'échappa de cette troupe qu'autant qu'il en fallait pour répandre dans les campagnes et pour porter à Rennes la nouvelle de leur défaite.

Bientôt les cloches de la ville et le son des tambours nous firent connaître que nous ne tarderions pas à avoir affaire à plus forte partie. Mais la confiance avait décuplé nos forces. Mes 800 chouans auraient attendu 10 000 hommes de pied ferme. On ne se contenta pas d'envoyer contre nous la totalité de la garnison, on lui adjoignit une masse tumultueuse de paysans et de bourgeois qui, marchant plus de force que de gré, ne pouvaient que nuire aux mouvements des troupes régulières.

Cette deuxième attaque fut reçue comme la première l'avait été, avec cette différence qu'il ne fut pas possible, cette fois, d'empêcher les royalistes de s'emporter à la poursuite. Plus de 300 d'entre eux pénétrèrent dans la ville, pêle-mêle, avec les fuyards. Heureusement, la terreur et la consternation y étaient telles que la retraite se fit sans obstacle et que les conventionnels s'estimèrent fort heureux de s'en être tirés à si bon marché."

Nous aurons l'occasion de parler longuement de ces deux canonnières par la suite. M.T. G.

Ont participé à ce numéro:

Armelle Biscéré, Jean Combot, Marie-Thérèse Guilloux, Romain Guilloux, Jocelyne Lemée, Michelle Marchand, Jean-Claude Reucheron, Claudia Sachet, Michelle Vimont.